

trième chapitre sont étudiés les centurions comme membres d'un groupe plus large, celui des militaires, conçu comme une communauté. S'écartant de l'histoire institutionnelle, politique et militaire, le livre tire parti de l'historiographie la plus récente en abordant la question des représentations et des hiérarchies sociales des centurions. Ce chapitre met en avant les idéaux esthétiques et moraux des centurions et, partant, des militaires sévériens dont la *virtus* s'exprime sous la forme d'une virilité maîtrisée, faite de corps vigoureux, de barbe soignée et de cicatrices honorables. L'auteur analyse également les gestes qui accompagnent la détention du cep de vigne, à la fois bâton de commandement et instrument de correction, dont la remise et l'abandon font l'objet de rituels militaires. Le cinquième et dernier chapitre porte sur les aspects biographiques du dossier prosopographique. P. Faure y aborde les origines géographiques et sociales, la famille et la vie intime des individus qui constituent son groupe d'étude. On ne connaît les compagnes que de 55 des 424 centurions étudiés. Revenant sur la question du mariage des soldats, l'auteur conclut que les centurions bénéficient du *matrimonium iustum* et signale l'importance relative des mariages entre des centurions et des filles de militaires, mais aussi des notables municipaux. Les pratiques religieuses, patrimoniales et funéraires des centurions sont ensuite évoquées. Si les sources disponibles ne permettent pas de conclusions définitives sur ces questions, ces pages ont le mérite de synthétiser les théories et les débats qu'elles suscitent. Dans son ensemble, ce volume représente un bel exercice d'analyse historique. P. Faure aborde tous les éléments que sa démarche prosopographique lui permet d'étudier. Cette exhaustivité a sa propre valeur scientifique puisqu'elle fait le tour des connaissances disponibles en l'état actuel de la documentation. De fait, *L'aigle et le cep* est un ouvrage d'histoire totale qui intéressera plus que les prosopographes et les historiens.

Vincent N'GUYEN-VAN

Clare ROWAN, *Under Divine Auspices. Divine Ideology and the Visualisation of Imperial Power in the Severan Period*. Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2012. 1 vol., xvi-303 p., 93 fig. Prix : 84 €. ISBN 978-1-107-02012-2.

Dans cette monographie, révision d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 à l'université de Macquarie (Sydney), Clare Rowan s'intéresse à l'image publique des empereurs sévériens, et plus particulièrement à la manière dont ces derniers justifient et appuyèrent leur pouvoir par l'expression d'un support divin. Le chapitre d'introduction expose les grandes lignes de la thèse de l'auteur : lorsque la nouvelle dynastie succéda aux Antonins par la force et non par héritage et qu'elle dut, par conséquent, légitimer son accession au pouvoir, un changement survint dans l'image impériale, avec l'abandon progressif de l'exaltation des vertus impériales au profit d'une emphase croissante sur le patronage divin. Afin de mesurer les caractéristiques et l'ampleur de ce phénomène, Rowan s'appuie en premier lieu sur l'iconographie monétaire sévérienne et s'interroge sur la signification idéologique des types adoptés. L'originalité de l'étude réside dans l'approche statistique du corpus numismatique. En effet, l'auteur procède à une analyse quantitative des types sévériens compris dans cinquante-six trésors issus de toutes les régions de l'Empire ; cette méthode lui permet de mettre en évidence la répartition territoriale et la fréquence de diffusion des diffé-

rents types, et ainsi de réfléchir sur le sens attaché à la continuité, la rupture ou la reprise d'un usage, dans telle région de l'Empire. Si les frappes monétaires, considérées par l'auteur comme le principal média de l'idéologie officielle et de sa réception par les sujets de l'Empire, constituent la principale source étudiée, d'autres supports visuels tels que l'iconographie statuaire et l'architecture monumentale sont envisagés au cours de l'enquête. Examinant successivement l'image associée à chacun des empereurs sévériens, depuis le fondateur de la dynastie, Septime Sévère, jusqu'à son dernier représentant, Sévère Alexandre, Clare Rowan tempère, voire corrige un certain nombre de poncifs transmis notamment par les auteurs anciens (principalement Dion Cassius, Hérodien, et l'*Histoire Auguste*), qui font l'objet d'amples discussions dans cet ouvrage. Ainsi, l'auteur s'oppose à la tradition selon laquelle Septime Sévère, soupçonné d'« orientalisme », aurait imposé l'introduction dans l'iconographie monétaire romaine de divinités étrangères, les dieux tutélaires de sa patrie, Hercule et Liber Pater. S'il est vrai que l'association de ces deux figures divines faisait manifestement référence aux dieux de Leptis Magna, et que la légende DIS AVSPICIB(VS) qui accompagnait les frappes était jusqu'alors inconnue à Rome, les deux divinités étaient en réalité familières aux Romains. L'auteur, qui étudie le contexte (historique, architectural) dans lequel furent invoqués Hercule et Liber Pater, ainsi que les épithètes qui leur furent associées (*defensor, inuictus...*), montre que le recours à ces deux divinités visait avant tout à exprimer la valeur et la légitimité militaires de Septime Sévère lors des guerres civiles qui marquèrent le début de son règne, en particulier contre Pescennius Niger en Orient. À partir du décor de l'arc sévérien de Leptis Magna, objet d'une longue étude détaillée, Clare Rowan suggère que le monument doit être perçu non pas comme la commémoration d'un événement qui aurait véritablement eu lieu au sein de la cité (tel qu'un triomphe parthique ou l'*adventus* de l'empereur), mais comme la transposition iconographique de l'idéologie impériale, intégrée à son propre espace architectural par une cité provinciale. C'est là l'un des arguments fondamentaux de la thèse de Rowan, repris de manière tout à fait convaincante tout au long de l'ouvrage, à savoir la démonstration de la manière dont les élites provinciales ont su adapter et exploiter l'idéologie officielle afin de promouvoir leur statut ou de marquer les liens privilégiés les unissant au pouvoir central. Le chapitre consacré à Septime Sévère se clôt sur l'évocation du dieu Neptune, qui apparaît sur des émissions monétaires principalement dans les années 209-211. Rowan, soulignant la coïncidence entre cette chronologie et les campagnes en Bretagne, explique l'adoption de cette divinité par l'assistance navale qu'elle était susceptible d'apporter à l'empereur. Le chapitre dédié au successeur de Septime Sévère illustre l'influence qu'un événement impérial eut sur les émissions monétaires à la fois romaines et provinciales. Le monnayage de Caracalla, après la mort de Septime Sévère et l'assassinat de Géta, servit la promotion appuyée d'Apollon, d'Esculape et de Sérapis, trois divinités liées à la notion de santé et de guérison. Si la volonté de mettre en avant de manière appuyée un soutien divin s'explique sans peine par la nécessité de légitimer un règne marqué dès le début par un fratricide, il est en revanche moins aisé d'interpréter l'intérêt porté par Caracalla à des divinités « guérissuses ». Clare Rowan ne souscrit pas entièrement à la thèse de Dion Cassius, qui invoque une maladie physique et mentale de l'empereur, mais soutient plutôt que, si celui-ci put avoir quelque préoccupation d'ordre médical, l'iconographie monétaire

retint ces trois figures divines avant toute chose en raison des divinités tutélaires des grands centres culturels situés dans les régions ou les cités que traversa Caracalla lors de ses campagnes. L'auteur examine ainsi divers témoignages relatifs à la visite du temple d'Apollon Grannus en Germanie, à une possible consultation de l'oracle de Claros ou encore à un séjour dans l'*Aesculapium* de Pergame et dans le *Serapeum* d'Alexandrie. L'étude de l'iconographie monétaire permet ici de souligner clairement comment des modèles locaux purent être transférés et adaptés dans les monnaies romaines. Ensuite, Rowan confronte les sources numismatiques et archéologiques à la théorie, fondée en partie sur le portrait stéréotypé de l'empereur syrien donné par les auteurs anciens, selon laquelle l'empereur Élagabal aurait prétendu évincer les dieux traditionnels du panthéon romain, au premier rang desquels Jupiter, au profit du dieu émézien homonyme. Au contraire, l'auteur attribue la construction d'un temple du dieu Élagabal sur le Palatin, aujourd'hui identifié très probablement sur le site de la *Vigna Barberini*, à la volonté de l'empereur d'assimiler la divinité au sein des rites et du panthéon existants, notamment par son rapprochement avec le dieu Sol, familier aux Romains. En ce qui concerne les provinces, l'enquête menée par Rowan conclut qu'il n'y eut vraisemblablement pas d'ambition centralisée de répandre le culte du dieu Élagabal à l'ensemble de l'Empire, mais seulement qu'un nombre limité de cités, principalement en Orient, adaptèrent dans leur monnaie et leur architecture monumentale une réponse iconographique à l'idéologie officielle, une fois encore dans le but de solliciter ou de célébrer des faveurs impériales. Enfin, l'étude de la documentation relative au dernier empereur de la dynastie, Sévère Alexandre, révèle des choix idéologiques en nette opposition avec ceux de son prédécesseur, à savoir la *damnatio* du dieu émézien et la réhabilitation de la figure jovienne, dont la transformation de l'*Elagabalium* sur le Palatin en temple de Jupiter Vltor fournit une illustration explicite. Clare Rowan montre comment cette promotion de Jupiter, associée à celle de Mars, s'inscrivit dans une idéologie plus large axée sur la refondation de Rome et sur le rétablissement de la religion traditionnelle. La connotation militaire et providentielle de ces deux divinités fut également exploitée dans les circonstances plus spécifiques des campagnes persiques menées par Sévère Alexandre à partir de 231. L'auteur constate que, dans les provinces, notamment orientales, la notion de renouveau fut nettement moins exprimée dans les émissions monétaires qu'à Rome, sans doute parce que l'empreinte d'Élagabal y fut moins marquée et que, par conséquent, il n'y eut pas de réelle nécessité d'effacer la mémoire de l'empereur syrien. En conclusion, Clare Rowan note une grande flexibilité dans la politique sévérienne en matière de représentation de la figure impériale et d'expression du support divin. Contrairement à ce que l'on a pu affirmer dans ce domaine, les Sévères ne firent pas nécessairement preuve d'une audace particulière, mais s'inscrivirent plutôt dans une tradition idéologique ancrée à Rome depuis Auguste. En définitive, peu de types strictement commémoratifs, c'est-à-dire en lien direct avec la célébration d'un événement spécifique, furent émis ; en revanche, nombreuses sont les frappes qui reprisent des motifs employés par les empereurs précédents, témoignant ainsi d'une très probable pratique d'archivage des monnaies par le centre du pouvoir.

Gaëlle JOUVE